

MARTA SUKIENNICKA
(UNIWERSYTET IM. ADAMA MICKIEWICZA W POZNANIU)DU POLYPE À LA VOITURE TRANSHUMAINE :
LA NOUVELLE CHAÎNE DES ÊTRES DANS
LE DOCTEUR LERNE, SOUS-DIEU DE MAURICE RENARD

ABSTRACT

Inspired by H. G. Wells' *The Island of Doctor Moreau*, M. Renard in his *Le Docteur Lerne, sous-dieu* (1908) portrays a mad scientist experimenting on living organisms, creating hybrids of humans, animals and plants. Renard extends the anachronistic theory of the Chain of Being to include machines, which he sees as the future of humanity, securing the place of his *Lerne* in the vanguard of transumanist literature. This paper aims to examine the novel's intertextual references to both fictional and actual history of science.

KEYWORDS: MAURICE RENARD, *DOCTEUR LERNE*, MAD SCIENTIST, CHAIN OF BEING, TRANSHUMANISM

STRESZCZENIE

Inspirowana *Wyspą doktora Moreau* H. G. Wellsa powieść *Le Docteur Lerne, sous-dieu* (1908) Maurice'a Renarda portretuje szalonego naukowca, który eksperymentuje na organizmach, tworząc ludzko-zwierzęco-roślinne chimery. Anachroniczna teoria łańcucha bytów zostaje poszerzona o maszyny, przedstawione jako przyszłość ewolucji ludzkości, co plasuje *Lerne'a* w awangardzie utworów transhumanistycznych. Artykuł ma na celu analizę powieściowych nawiązań do czysto fantastycznej i realnej historii nauki.

SŁOWA KLUCZOWE: MAURICE RENARD, *DOCTEUR LERNE*, SZALONY NAUKOWIEC, ŁAŃCUCH BYTÓW, TRANSHUMANIZM

Avant d'aborder les problèmes de la volonté, de la puissance et du désir dans le roman *Le Docteur Lerne, sous dieu* de Maurice Renard (1875-1939), il convient d'éclairer le cadre épistémologique dans lequel cette œuvre peut être lue aujourd'hui. Mon propos consistera à démontrer que pour construire sa fiction merveilleuse-scientifique Renard non seulement puise de manière éclectique dans l'histoire naturelle et les sciences du vivant, réinvestissant l'ancienne notion métaphysico-biologique de la chaîne des êtres¹, mais aussi anticipe sur les thèmes qui seront plus tard développés

¹ Sur la notion de la chaîne ou l'échelle des êtres (*scala naturae*), cf. Lovejoy 1942. La critique renardienne a surtout analysé la présence de l'intertexte scientifique contemporain à l'auteur du *Docteur Lerne*, notamment l'évolutionnisme darwinien (Schiano 2018). Mon ambition en revanche est de montrer que Renard utilise aussi – et peut-être surtout – un savoir biologique désuet et daté (telle est la notion de la chaîne des êtres) mais qui sert mieux son ambition merveilleuse-scientifique.

dans le transhumanisme. Ce mouvement philosophique et scientifique contemporain a pour objectif le dépassement de la condition humaine grâce à l'application des technologies de pointe comme la greffe bionique, l'implant cérébral ou le « mind-uploading », c'est-à-dire le téléchargement de l'esprit humain dans un ordinateur. Comme l'explique Chantal Guibert, dans la mouvance transhumaniste il s'agit non seulement de fabriquer un homme augmenté ou amélioré par les technologies, mais d'aller encore plus loin dans le *devenir-robotique* : « L'homme du futur, le cyborg, débarrassé du corps pulsionnel, deviendra immortel » (2013 : §3).

Il pourrait sembler que ces rêveries transhumanistes appartiennent à des sociétés ultradéveloppées du XX^e et XXI^e siècles, mais les prémices du transhumanisme sont à chercher bien en amont, dans la littérature du XIX^e siècle. À cette période, la science telle qu'elle est représentée dans la fiction, devient déjà une puissance permettant de réaliser les fantasmes d'immortalité, d'un corps augmenté et amélioré, purifié de désirs charnels et de ses autres défaillances. Les récits de « conjecture rationnelle » (Costes / Altairac 2018) véhiculent les représentations du corps modifié par la technologie moderne. À titre d'exemple on peut évoquer *L'Ève future* (1886) de Villiers de l'Isle-Adam, roman emblématique de ce nouveau genre qui mêle la science à la fiction, mettant en scène une andréïde, c'est-à-dire une forme de vie artificielle, à mi-chemin entre l'humain et le mécanique, créée pour dépasser les limites de l'intelligence humaine. Le thème du dépassement de l'humain apparaît également dans *Le Docteur Lerne, sous-dieu* (1908) de Maurice Renard qui conjugue lui aussi les thèmes décadents et la fascination pour les merveilles de la science.

Maurice Renard a non seulement pratiqué mais aussi théorisé ce nouveau genre romanesque qu'il a appelé le « merveilleux-scientifique ». Ce type de roman se caractérise par la mise en œuvre d'une hypothèse parascientifique, c'est-à-dire marquée du sceau de l'imaginaire mais tirée des prémisses d'une vraie science. Dans son article programmatique « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès » (1909), l'auteur compare le travail du romancier à la démarche de l'homme de science. Pendant que tous les deux sont confrontés à l'inconnu, au mystérieux, au douteux, l'écrivain cherche par la voie de l'imagination à formuler des hypothèses qui pourraient devancer les preuves positives des sciences et porter en même temps l'action romanesque :

C'est en effet le mode de la littérature contemporaine qui confine le plus à la philosophie, — qui est de la philosophie mise en scène, de la logique dramatisée. Né de la science et du raisonnement, il s'efforce de devancer l'une avec l'aide de l'autre [...] Nous [...] cherch[erons] nos thèmes romanesques soit dans l'inconnu, soit dans l'incertain. [...] Nous agirons exactement comme fait le savant qui s'attaque aux problèmes de l'inconnu ; nous appliquerons à l'inconnu et au douteux les méthodes de l'investigation scientifique (Renard 2018 : §9).

Le roman merveilleux-scientifique est un creuset idéal pour développer une réflexion sur la puissance de la science, d'autant plus capable d'assouvir les désirs les plus audacieux de l'humanité qu'elle relève de la conjecture fictionnelle.

Mais le cercle d'inspiration de Renard n'inclut pas que les sciences : c'est aussi une écriture intertextuelle, souvent à prendre au second degré (Pézarid 2018). De fait, *Le Docteur Lerne* s'écrit en réponse à *L'Île du Docteur Moreau* publié en 1896 par le romancier britannique Herbert George Wells, le grand modèle de Renard. L'intrigue du roman de Wells se concentre autour d'un savant fou, le docteur Moreau, qui mène des expériences terrifiantes de vivisection sur une île perdue de l'Océan Pacifique. Il procède notamment à l'hybridation entre les espèces animales : son île est peuplée par des êtres monstrueux, difformes, hybrides qui doivent accéder un jour au statut de l'être perfectionné, humanisé, ayant vaincu ses instincts bestiaux (Wells 1946 : 125-138)². Autant dans le roman de Wells ce sont les animaux qui subissent les expérimentations du chirurgien, autant Lerne cherche avant tout une voie de perfectionnement de l'espèce humaine. Autre différence importante par rapport à son modèle britannique, Renard dépasse le paradigme biologique de la greffe – auquel s'est cantonné le savant de Wells – pour explorer les procédés de l'ingénierie qui ressemblent fort au « mind-uploading », fantastique et transhumaniste avant la lettre. Ainsi, Maurice Renard prend acte de l'usure du paradigme purement biologique de la science-fiction, prédominant dans les foisonnants récits d'inspiration darwinienne de l'époque, et tente d'explorer de nouveaux champs de l'imaginaire. Pour construire ses intrigues du merveilleux-scientifique, ce « Wells français » ne se contente plus des sciences du vivant et explore la science des machines – voie importante du développement de la science-fiction au XX^e siècle.

LE SAVANT FOU

Tout comme Wells, Renard s'intéresse à l'hybride, à la métamorphose, à la greffe, à la fois végétale (qui, elle, était connue depuis l'Antiquité) et à la greffe humaine – dont la pratique se répand à la fin du XIX^e siècle grâce au chirurgien français Alexis Carrel, prix Nobel de médecine, qui expérimenta avec les greffes d'organes chez les hommes (Chabot / Goffette 2015 : 65-66). Si au début du XX^e siècle la pratique de la greffe cessait progressivement d'être associée à la figure du monstrueux³, selon le

² Nathalie Jaëck a observé que Moreau tente ainsi d'accélérer le processus d'évolution tel que décrit par Darwin : « Puisque Darwin a démontré la transformation des espèces vivantes au cours des générations, et établi une chaîne continue d'évolution entre l'homme et l'animal, Moreau imagine qu'il peut court-circuiter des siècles d'évolution et fabriquer directement des hommes à partir des animaux » (Jaëck 2013 : 150). On peut situer les expériences de Lerne dans une perspective évolutionniste, mais il va encore plus loin, au-delà du biologique.

³ Que l'on songe à l'exemple paradigmatique du docteur Frankenstein qui a ouvert la galerie de savants maléfiques au début du XIX^e siècle. Si les travaux de Carrel apprivoisent le public avec l'idée d'un organe greffé, les expérimentations avec les greffes de têtes ont en revanche empêché le collaborateur américain de Carrel, C. C. Guthrie, de candidater pour le prix Nobel – ses essais chirurgicaux ont été jugés inacceptables moralement.

narrateur du *Docteur Lerne*, elle constitue toujours un « crime de lèse-nature », un « crime chirurgical » (Renard 1990 : 96) et celui qui la pratique passe pour un savant fou, un « détestable magicien », un « dieu malfaiteur » (Renard 1990 : 158) qui s’amuse à fabriquer des monstres. En effet, dans son laboratoire Lerne procède à des greffes improbables entre les plantes, les animaux et les hommes. Diverses fusions entre espèces et règnes s’exercent sur toute l’échelle des êtres, depuis les plus petits jusqu’aux les plus développés, et elles servent toutes à préparer la greffe idéale, l’*experimentum crucis* de Lerne, à savoir la greffe du cerveau humain. De cette façon, le savant croit découvrir « *le secret de l’immortalité* » qui permettra à l’esprit d’incarner différents « avatars » et ainsi de « *vivre indéfiniment*, à l’intérieur de constitutions successives » (Renard 1990 : 161-162).

Tout en étant un savant fou, Lerne n’est resté pas moins pragmatique parce qu’il pense à l’industrialisation du procédé : il envisage de greffer les cerveaux des hommes âgés dans des corps de jeunes cobayes, prêts à vendre leur peau contre une certaine somme d’argent. Transformant la santé et la jeunesse en une marchandise, Lerne veut de cette manière gagner une fortune qui lui assurerait l’amour d’une certaine Emma Bourdichon, jeune femme qu’il tient captive dans son château. Cette pulsion érotique est bien le moteur des découvertes scientifiques du docteur. Mû par le désir, Lerne mise également sur le désir des autres, supposés vouloir rajeunir, « acquérir à [leur] moi – à [leur] cervelle – un corps nouveau, un habit plein de grâce, de vigueur et de jeunesse à la place d’une vieille défroque malingre et repoussante » (Renard 1990 : 161). Pour vendre sa découverte, Lerne se dirige vers les États-Unis, représentés comme la patrie des milliardaires vieux et disgracieux, mais il s’avère que personne n’en veut de cette greffe diabolique. Lerne est obligé de retourner en France, toujours sans fortune, et de continuer ses recherches. Elles sont toutefois interrompues par l’arrivée inopinée de son neveu, Nicolas Vermont, qui bouleverse les travaux du laboratoire secret de Lerne.

MUSÉE DES SCIENCES ANCIENNES ET FUTURES

Le roman de Renard est un musée des expériences de Lerne : au cours des chapitres, on y découvre avec Vermont, complètement déboussolé par le changement de caractère de son oncle⁴, toutes les étapes qui ont mené le savant à ses greffes insolites. Le récit de l’exploration de la serre et du laboratoire par le narrateur peut se lire comme un abrégé de l’histoire des progrès des sciences du vivant – celles réelles et celles fantastiques, propres au genre merveilleux-

⁴ Il s’avère en effet que son oncle n’est plus son oncle : c’est un savant allemand, Otto Klotz, qui s’est accaparé du corps de Lerne en y plaçant son cerveau dans le but de profiter de sa notoriété et des sentiments d’Emma pour le docteur. La greffe bouleverse tous les repères identitaires des personnages, y compris du narrateur qui à un certain moment se voit opéré et se réveille dans le corps d’un taureau !

scientifique. Il y a en effet une logique cachée dans ce cheminement du personnage dans le château de Lerne : selon une dynamique ascensionnelle en complication et en horreur, Vermont découvre d'abord les greffes sur les plantes et les polypes, ensuite les greffes entre les animaux et les hommes, pour finir par les dernières expériences de fusion de l'homme et de la machine. Ainsi, on apprend progressivement que Lerne non seulement « remontait donc l'échelle des êtres » (Renard 1990 : 99) en franchissant les barrières entre les formes du vivant, mais aussi préparait l'avènement d'une espèce nouvelle, proprement transhumaine, qui devait remplacer l'homme au sommet de la Création.

C'est par le bas de l'échelle des êtres – par le règne végétal – que Lerne a commencé ses expériences maléfiques. Dans la serre de son oncle, Vermont découvre d'abord des fleurs hybrides : un cactus greffé de fleurs de géranium, des tiges de bambou coiffés de dahlias, un saule porteur d'hortensias et de pivoines, etc. Malgré leur beauté excentrique, les plantes artificielles font frissonner le narrateur :

C'était le triomphe de la greffe, une science que Lerne avait, depuis quinze ans, poussée jusqu'au prodige, si avant même, que le spectacle des résultats présentait quelque chose d'inquiétant. Lorsqu'il retouche la vie, l'homme fabrique des monstres. Une sorte de malaise me troublait. 'De quel droit déranger la Création ? pensai-je. Est-il permis de bousculer jusqu'à ce point les vieilles lois ? Et peut-on jouer à ce jeu sacrilège sans commettre un crime de lèse-nature ?'... (Renard 1990 : 96).

Rapidement, la contemplation esthétique cède la place à une réflexion morale sur la démesure et l'horreur de telles greffes. Elle s'accroît d'autant plus que le savant ne s'est pas arrêté sur les plantes : il a remonté encore l'échelle des êtres et a greffé également des polypes, « ces êtres équivoques [...] que le naturaliste intercale entre les végétaux et les animaux » (Renard 1990 : 97), et qui fascinaient les scientifiques depuis le XVIII^e siècle en vertu de leur statut ambigu entre le règne végétal et le règne animal. Ces *zoophytes* faisaient partie de l'imaginaire de l'histoire naturelle et portaient à rêver la plasticité de la vie, la porosité des frontières entre les espèces, la possibilité d'un fantastique passage entre les règnes de la nature (cf. Sukiennicka 2017). Tel un savant du XVIII^e siècle, Lerne croit accélérer les transformations du vivant en greffant les organes animaux à ce qu'il croit être des polypes végétaux. Malgré le caractère complètement désuet de cette théorie scientifique en ce début du XX^e siècle⁵, c'est son potentiel merveilleux qui compte et qui est exploité dans le discours de Vermont contemplant les polypes :

Cette division des polypes en deux récipients m'avait permis de mieux saisir la soudure constituée par eux et qui, réunissant l'animal et le végétal, apparente l'homme au brin d'herbe.

⁵ De fait, en 1744 Abraham Trembley a définitivement démontré la nature animale du polype (cf. Lechevrel / Percheron / Séginger 2016). De même, toute l'idée de la chaîne des êtres a été rejetée par la biologie moderne, à commencer par les travaux des paléontologues tels que Cuvier et Lamarck (Lovejoy 1942 : 288-314).

À ce point de jonction des deux règnes organisés, les créatures de gauche – actives – étaient le bas de leur échelle, et celles de droite – inanimées – au sommet de la leur ; les uns commençaient à devenir des bêtes, tandis que les autres finissaient d'être plantes. Ainsi, le gouffre qui semble séparer ces deux antithèses du monde se réduit [...]. Or, cet écart infinitésimal d'organisation, que la science toutefois répute infranchissable puisqu'il départage l'inertie d'avec le mouvement spontané, *Lerne l'avait franchi* (Renard 1990 : 97-98).

Malgré l'obsolescence de cette théorie scientifique qui stipule la possibilité d'une évolution de la plante vers l'animal (« les uns commençaient à devenir des bêtes, tandis que les autres finissaient d'être plantes »), c'est pourtant elle qui permettra à Lerne de pousser plus loin ses expériences.

LA VOITURE HUMAINE

En effet, c'est grâce à l'extrapolation de la théorie des zoophytes – dont le polype reste la figure emblématique – que Renard peut proposer ce qu'il appelle un « sophisme » (Renard 2018 : §14) de l'homme-voiture, dernière étape de l'évolution fantaisiste prônée par le savant. Ce sophisme est énoncé par Vermont qui devine le raisonnement de son oncle : « Il est possible d'imaginer qu'il existe un intermédiaire entre les êtres vivants et la matière inerte, de même qu'il existe des intermédiaires entre les animaux et les végétaux » (Renard 1990 : 204). Autrement dit, si les plantes peuvent s'animaliser – et l'exemple des polypes le prouve dans la fiction romanesque –, la matière inorganique pourrait aussi être dotée de vie. Ainsi, l'imaginaire de l'hybride entre de plein pied dans le XX^e siècle : désormais, la figure clé de l'entre-deux, ce n'est plus seulement le polype, mais également la « voiture humaine », une espèce d'hybride entre l'homme et la machine qui anticipe sur les problématiques transhumanistes. Le référent central de cette rêverie sur la métamorphose n'est plus seulement la biologie, mais aussi l'ingénierie qui interfère avec le corps de l'homme. Ainsi, le romancier français dépasse l'hybride biologique wellsien pour aller vers l'hybride nouveau, renouant avec le mécanicisme du type cartésien – qui postulait une différence fondamentale entre le corps contingent et l'esprit, le siège de l'âme – mais un mécanicisme revu et corrigé par les avancées de l'ingénierie. En effet, Lerne ne greffe plus l'homme et la machine selon les procédés de la chirurgie – comme ce fut le cas de Moreau – mais travaille à un curieux « mind-uploading », c'est-à-dire un transfert électrique de l'esprit vers l'automobile.

Lerne est fasciné par la voiture – invention toute récente en ce début du XX^e siècle – qu'il découvre grâce à son neveu, arrivé en voiture à Fonval. La fascination pour l'automobile apparaît également dans d'autres romans d'époque, par exemple dans *LA 628-E 8* d'Octave Mirbeau (1907). Les deux romanciers célèbrent la toute-puissance et la beauté de la machine, mais chez Renard, l'anthropomorphisation de la voiture ne passe pas par son érotisation, comme

c'était le cas chez Mirbeau (Reverzy 1997), mais par sa biologisation, comme en atteste le discours de Lerne :

[...] entre cette voiture et le corps d'un vertébré, la ressemblance est frappante. [...] Un sang de pétrole, élément vital, circule dans ces artères de cuivre ! Le carburateur respire ; c'est un poumon ; au lieu de combiner l'air avec le sang, il le mélange aux vapeurs de l'essence, voilà tout !... Ce capot ressemble au thorax où la vie bat en cadence... [...] Voici, phosphorescents comme ceux des félins, mais encore privés de la vue, voici des yeux, des phares ; une voix, la sirène ; un pot d'échappement dont la comparaison t'offusquerait, Nicolas... Enfin, il ne manque à ta voiture qu'un cerveau, dont le tien fait parfois l'office, pour devenir une grande bête sourde, aveugle, insensible et stérile, sans goût et sans odorat (Renard 1990 : 104-105).

La voiture, dont le mécanisme ressemble à s'y méprendre à la physiologie d'un organisme vivant (« sang », « artères », « poumon », « thorax » etc.), manque seulement d'un élément, pourtant essentiel dans son *devenir-animal* : c'est l'intelligence d'un cerveau qui la conduirait et qui la rendrait indépendante. Privée encore de cerveau, elle a en revanche un « corps » qui possède un avantage immense sur celui de l'homme : elle est, selon le savant, beaucoup plus puissante, indéfiniment perfectible et quasiment immortelle. Lerne s'extasie :

Colossal ! Nicolas ! Je te le répète ; prodigieuse, cette automobile ! Une bête ! Une véritable bête organisée... la moins imparfaite peut-être !... Et qui sait jusqu'où le progrès la haussera ?... Une étincelle de vie là-dedans, un peu plus de spontanéité... une brinde de cerveau... et voilà la plus belle créature de la terre ! [...] elle est perfectible et immortelle, vertus dont l'être physique de l'homme est piteusement dénué [...] L'automobile, elle, change ses organes à *volonté*, et se rajeunit, chaque fois, d'un cœur tout neuf, d'un os tout frais, établis avec plus d'ingéniosité ou de résistance que n'étaient les organes primitifs. Ainsi, dans mille ans [...], une automobile, sans avoir discontinué de s'améliorer, sera jeune autant qu'aujourd'hui, si elle s'est régénérée en temps opportun, morceau par morceau (Renard 1990 : 140).

Lerne suppose que la voiture, continûment réparée et améliorée, pourrait devancer l'homme sur l'échelle des êtres. Qu'on ne s'y trompe pourtant pas : le savant n'envisage pas tant l'évolution biologique de la voiture – quoique ses métaphores naturelles puissent le laisser entendre – que son amélioration technique. Le changement d'organes (« cœur », « os ») ne signifie qu'un rajustement des pièces à l'intérieur de la machine (moteur, châssis). De fait, à travers le discours du savant fou qu'est Lerne, Maurice Renard parodie ici les nombreux récits de fin du monde et de fin de l'humanité, balayée – dans une perspective darwiniste – par des races plus intelligentes et mieux adaptées que l'homme⁶. Fasciné par la machine, voulant

⁶ Lerne avance même que l'humanité entière disparaîtra puisque « si l'automobile, par un miracle, devenait indépendante, l'homme pourrait boucler ses malles. Son ère toucherait à sa fin. Après lui, l'automobile serait la reine du monde, comme avant elle régna le mammouth » (Renard 1990 : 141). Le

pallier sa seule défaillance – le manque de cerveau – Lerne tente sa dernière expérience. Après avoir incarné un arbre, un animal et même son neveu faisant l'amour avec Emma, il transfère son âme dans l'automobile en exploitant les propriétés électriques du cerveau. Il croit atteindre ainsi le sommet de la puissance, assouvir son appétit d'immortalité, renoncer enfin à ce désir irrésistible de la femme, mais il devient esclave de Vermont qui, effrayé par la voiture démoniaque, l'enferme dans un garage... Désespérée par cette captivité, rejetant la greffe électrique de l'âme de Lerne, la voiture se décompose comme si c'était vraiment un être organique :

Affaissée en tas sur ses roues amollies, elle était déformée comme l'eût été une automobile de cire à moitié fondue. [...] D'étranges réactions chimiques faisaient de temps en temps bouillonner à lourdes bulles crépitantes cette chair métallique en putréfaction [...] Une bouillie sans nom s'y agita, et l'horrible puanteur de la décomposition organique me jeta en arrière. [...] [Lerne] est mort. L'automobile est morte (Renard 1990 : 208).

Renard a hissé au rang du possible un procédé qui relevait d'une pure extravagance à l'époque : il a envisagé la greffe entre les règnes et même entre le vivant et l'inorganique. Pour construire sa fiction merveilleuse-scientifique, il a exploité les théories les plus insolites – soit surannées, comme la chaîne des êtres, soit fondées sur un sophisme, comme dans le cas du transfert électrique du cerveau. Conjuguées ensemble, ces deux postulats parascientifiques ont permis de concevoir de nouveaux êtres hybrides dans l'espace de la fiction. Au surplus, ils fonctionnent comme le levier parodique des récits de la fin de l'humanité darwinistes. Toute l'entreprise romanesque renardienne accuse elle aussi une certaine forme d'hybridité : entre la science et le merveilleux, entre le sérieux et l'humoristique, Renard réécrit le roman de H. G. Wells en l'adaptant au goût du jour de ce début du XX^e siècle, amoureux de la force et de la vitesse. La rêverie transhumaniste avant la lettre d'un « corps puissant et redoutable », d'un esprit amplifié par la machine – « cuirasse multiplicatrice de force et de vitesse » (Renard 1990 : 105) s'achève par un échec total du constructeur qui, malgré sa science, n'a pas prévu que toute machine nécessiterait l'entretien d'un mécanicien. Contrairement à ses espérances, la voiture n'a ni volonté ni possibilité de vivre indépendamment de l'homme. De fait, la puissance de la science de Lerne, qui visait la création d'un surhomme hybride, s'avère trop faible face à la puissance de la société (son neveu !) qui ne supporte pas de telles accouplements. Ainsi, l'anomalie de la voiture transhumaine se trouve résorbée et tout rentre dans l'ordre, sauf pour le narrateur qui, après toutes ces péripéties merveilleuses-scientifiques, doute – selon le schéma narratif propre aux récits fantastiques – de sa propre raison.

thème apocalyptique est très en vogue dans les récits d'anticipation (Rosny Aîné, Camille Flammarion ; cf. Boia 1999).

BIBLIOGRAPHIE

- BOIA, L. (1999) : *La Fin du monde. Une histoire sans fin*, Paris.
- CHABOT, H. / GOFFETTE, J. (2015) : « L'hybride : merveilleux et scientifique dans *Le Dr Lerne* de Maurice Renard », in : BESSON, A. / JACQUELIN, E. (eds.) : *Poétique du merveilleux*, Arras, 59-74.
- COSTES, G. / ALTAIRAC, J. (2018) : *Rétrofiction, Encyclopédie de la conjecture romanesque rationnelle francophone, de Rabelais à Barjavel, 1532-1951*, Paris.
- GUIBERT, C. (2013) : « Le cyborg des transhumanistes ou la solution finale au problème de la pulsion », *La Cause du désir*, 84, 140-145.
- JAËCK, N. (2013) : « Un savant fou peut en cacher un autre dans *The Island of Doctor Moreau* de H. G. Wells » in : MACHINAL, H. (ed.) : *Le Savant fou*, Rennes. 147-158.
- LECHEVREL, N. / PERCHERON, B. / SÉGINGER, G. (2016) : « Le polype littéraire », *Biographes*. <https://biolog.hypotheses.org/2164> [consulté le 09.03.2020].
- LOVEJOY, A. (1942) : *The Great chain of being, a study of the history of an idea*, Harvard.
- PÉZARD, É. (2018) : « L'ombre de la merveille. Le merveilleux scientifique au second degré de Maurice Renard », *Res Futuræ*, 11. <https://journals.openedition.org/resf/1312> [consulté le 11.03.2020].
- RENARD, M. (1990) : « Le Docteur Lerne, sous dieu » in : RENARD, M. : *Romans et contes fantastiques*, Paris.
- RENARD, M. (2018) : « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », *Res Futuræ*, 11. <https://journals.openedition.org/resf/1201> [consulté le 09.03.2020].
- REVERZY, E. (1997) : « *La 628-E8* ou la mort du roman », *Cahiers Octave Mirbeau*, 4, 257-266.
- SUKIENNICKA, M. (2017) : « *La Palingénésie philosophique* de Charles Bonnet : le pouvoir heuristique d'un imaginaire matérialiste des Lumières », *Studia Romanica Posnaniensia*, 44/4, 25-34.
- SCHIANO, S. (2018) : « Maurice Renard et la science en récit au temps du *Docteur Lerne* et du *Péril bleu* », *Res Futuræ*, 11. <https://journals.openedition.org/resf/1323> [consulté le 06.03.2020].
- WELLS, H.-G. (1946) : *L'Ile du docteur Moreau*, trad. H.-D. Davray, Paris.